

Mémorial
de
Saint-Cloud
1965

ÉDITÉ PAR LA SOCIÉTÉ AMICALE
DES ANCIENS ÉLÈVES
DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE SAINT-CLOUD

(Supplément au Bulletin de Saint-Cloud de Mai 1965)

SOMMAIRE

François LEPINE, promotion 1889 Lettres	3
Maurice OGER, promotion 1899 Lettres	5
Jules MEHEUST, promotion 1900 Sciences	7
Jean-Pierre PEYRET, promotion 1900 Sciences	10
Maurice BARREE, promotion 1903 Sciences	12
Pierre GONNEAU, promotion 1905 Sciences	22
René BRISSET, promotion 1906 Sciences	24
Gilbert PLENNEAU, promotion 1906 Lettres	26
André FOUROT, promotion 1907 Lettres	30
André COTELETTE, promotion 1908 Lettres	34
François GRANDADAM, promotion 1925 Lettres	39
Adrien BERGER, promotion 1928 Elèves-Inspecteurs ..	41
Georges PENARIER, promotion 1951 Sciences	43
Autres deuils	46

François LÉPINE

(1868-1965)

Promotion 1889 (Lettres)

C'EST en compulsant l'annuaire de 1958 que j'appris l'existence de M. Lépine, alors que nous habitons la même ville depuis vingt ans. J'allai sonner à la porte de sa villa du chemin des Roses et reçus le meilleur accueil. Je pris l'habitude de visites assez fréquentes, une par mois en moyenne. Nos entretiens avaient pour cadre la salle de séjour et, à la belle saison, le jardin clos et calme où j'ai vécu d'heureux moments. Notre doyen répondait de bonne grâce à mes questions ; comme sa vue avait baissé, je lui faisais parfois la lecture. C'est ainsi que je recueillis les renseignements qui me permettent aujourd'hui de rendre hommage à mon ami.

François Lépine naît en 1868, de parents cheminots, dans cette côte bourguignonne où les cas de longévité sont fréquents. Il entre à l'E. P. S. de Montbard, puis à l'E. N. de Dijon et est admis à Saint-Cloud dans la section des Lettres en 1889. Nos camarades de cette époque, sous la tutelle bienveillante de M. Jacoulet, vivaient un peu en vase clos : ils allaient rarement à Paris car leur bourse était plate, mais aimaient les jeux de société et les discussions politiques. François Lépine se marie et débute en 1891 à l'E. N. de Versailles : son traitement annuel est de 2 200 F et le montant du loyer représente le quart de cette somme ; pour se tirer d'affaire, il donne des leçons particulières procurées par son ancien directeur. Notre doyen devient inspecteur primaire, exerce ses fonctions au Cheylard, à Saint-Sever, à Bar-sur-

Aube et enfin à Reims. Comme beaucoup de ses collègues, et par obligation, c'est un excellent marcheur et un bon cycliste. Pendant la guerre de 1914-1918 il reste dans la zone des armées, à proximité du front. Il a la douleur en 1922 de perdre son unique enfant, Angèle, âgée de vingt-neuf ans et prend sa retraite sept ans plus tard entouré de l'estime de tous.

François Lépine a beaucoup publié. Pionnier de la mutualité scolaire, il lui consacre en 1909 un ouvrage très documenté ; partisan de la proportionnelle intégrale, il rédige une étude qui lui vaut les félicitations d'Henri Poincaré et une audience de son cousin à l'Elysée. Ce fut une des grandes heures de la vie de notre camarade. Il n'avait jamais consulté de médecin et me semblait indestructible. Je revois en écrivant son visage rose et fin sous le bonnet grec des maîtres d'autrefois.

Il s'est éteint doucement, le jour même du printemps, aux côtés de sa seconde épouse qui l'entourait de soins vigilants et lui a assuré une vieillesse heureuse.

Notre aimable et spirituel doyen repose depuis le 24 mars au cimetière de Fontaine, qui domine notre grande cité, et où il doit connaître la paix des justes.

Pierre DAVID,
Promotion 1929 (Lettres).

Maurice OGER

(1876-1965)

Promotion 1899 (Lettres)

NOUS avons appris avec regret le décès de notre camarade Maurice Oger, promotion 1899 Lettres, dans sa quatre-vingt-neuvième année, à son domicile, 70, rue François-Clouet, à Tours.

Né à Tours en 1876, il y avait fait ses études primaires, continuées ensuite à l'École primaire supérieure, puis à l'École Normale de Loches. Après avoir enseigné comme instituteur, il se fit recevoir à l'École de Saint-Cloud. Il professa à l'École primaire supérieure de Tonnerre, puis à l'École normale de La Rochelle, avant d'entreprendre une longue carrière d'inspecteur primaire qui le conduisit à Mirande, Jonzac et Saintes. Revenu à Tours au moment de sa retraite, il reprit du service en Indre-et-Loire pendant la guerre de 1939-45.

Ceux qui l'ont connu le dépeignaient comme un homme passionnément attaché à ses fonctions, animé d'une foi profonde en la valeur et l'avenir de l'école publique, et qui, par son scrupuleux esprit de justice, sa pondération et sa grande bienveillance, avait mérité la confiance et l'affection de ses subordonnés.

Après la guerre de 1939-45, il employa les loisirs de sa retraite au service des œuvres de l'enseignement. Membre des Conseils d'administration de l'École Normale d'Instituteurs et de l'Œuvre des Pupilles de l'École publique et vice-président de l'Amicale des retraités de l'enseignement public, il avait été fait Officier de l'Ordre des Palmes Académiques et Chevalier de la Légion d'Honneur.

Tout cela compose la figure d'un homme substantiel et sérieux, convaincu et efficace, comme l'ancien solide Saint-Cloud a su tant en former.

Nous adressons à Mme Oger, à ses enfants, à ses petits-enfants, l'expression de notre respectueuse sympathie.

H. CANAC.

Jules MEHEUST

(1882-1965)

Promotion 1900 (Sciences)

NOTRE cher voisin, notre ami, Jules Méheust, s'est éteint le 2 février 1965, par un matin ensoleillé, radieux. Enfant de la terre bretonne voilée de brumes, Jules Méheust avait connu l'enchantement du grand soleil des tropiques au cours de son long séjour à Madagascar, et depuis, il gardait la nostalgie des pays de lumière. En ce matin de la Chandeleur 1965, après plusieurs jours mouillés et tristes, le soleil resplendit pour l'honorer.

La longue vie de Jules Méheust fut lumineuse comme un beau jour. Lorsqu'il se penchait sur son passé, et encore dans ses derniers jours, il éprouvait la grande satisfaction d'avoir été un homme heureux, gâté par l'existence. Je puis évoquer quelques souvenirs qui me furent confiés. Nos jardins sont voisins ; Jules Méheust interrompait volontiers ses petits travaux de jardinage pour venir bavarder par-dessus la grille basse. Sa vive intelligence, sa vaste culture, sa mémoire infailible, son amabilité, donnaient un grand charme à sa conversation.

Il égrenait volontiers les souvenirs des étapes dominantes de sa vie. Il évoquait ainsi son enfance de petit paysan breton et ses promenades, en compagnie de son père, palefrenier des haras de Lamballe, alors que le printemps éclatait sur le bocage ; il évoquait ses années d'études à l'École normale d'instituteurs de Saint-Brieuc, puis à l'E. N. S. de Saint-Cloud où il s'adonna avec passion à l'étude des mathématiques. Sa carrière de professeur de mathématiques fut brève.

Il exerça à Douai de 1902 à 1904, juste le temps de découvrir celle qui allait être la compagne la plus affectueuse et la plus dévouée : Louise Baron. Le contraste entre la nature calme, réservée du logicien raisonneur et la nature spontanée, enthousiaste, généreuse, de Louise Baron composa le ménage parfaitement uni qui connut soixante et un ans de bonheur conjugal.

Jules Méheust et sa femme partirent pour Madagascar où quelques anciens de Saint-Cloud fondaient alors l'enseignement laïc encouragé par Galliéni ; le navire qui les emportait croisa celui qui ramenait en France Galliéni, remplacé comme Gouverneur général par Augagneur. Dans la grande île, alors « pacifiée », l'inspecteur Jules Méheust fut un administrateur compétent, efficace et heureux. Il aima passionnément le pays qu'il parcourait en « filanzane » et dont les paysages magnifiques l'éblouissaient. Il s'attachait aussi à ses amis malgaches et en ces dernières années il avait plaisir à recevoir chez lui, à Sceaux, les enfants d'anciens collaborateurs malgaches, des personnalités de la République malgache, fidèles à une vieille amitié.

Jules Méheust prit sa retraite dès 1933, en pleine forme physique et intellectuelle. Heureux celui qui peut ainsi jouir de plus de trente ans de retraite en cultivant son jardin — un peu — et ses chers livres, beaucoup ! Il se fixa à Nice, puis à Sceaux en 1937 dans le grand pavillon qu'il avait fait bâtir pour vivre auprès de sa fille unique et de ses six petits-enfants. Plusieurs petits-enfants, mariés, ont quitté la maison de Sceaux, mais la présence de l'aïeul aimé et admiré les y ramenait souvent, et avec eux s'engouffrait le tourbillon des arrière-petits-enfants. Jules Méheust acceptait les jeux turbulents avec une patience et une indulgence inaltérables. L'observation du comportement des enfants enrichissait toujours ses méditations car il restait féru de pédagogie et se passionnait pour les problèmes actuels de réforme de l'enseignement. D'ailleurs, aucun problème d'actualité ne le laissait indifférent ; le vieil homme conservait une grande curiosité intellectuelle et un jugement ferme.

Chaque année, en novembre, Jules Méheust et sa femme partaient pour Nice ; un séjour de trois ou quatre mois illuminait leur vie. A Nice, ils retrouvaient leurs vieux amis dont la présence rendait bien douces les soirées d'hiver. La santé de Jules Méheust avait beaucoup faibli au cours de l'année 1964 ; cependant il repartit à Nice en novembre dernier, espérant que le soleil de la Côte d'Azur ferait merveille.

A Nice, il fut encore très heureux mais le séjour niçois fut brutalement interrompu par l'altération de l'état de santé qui imposa le retour à Sceaux.

Les soins constants, émouvants, de sa femme et de sa fille prolongèrent de quelques jours le terme d'une belle vie. A quatre-vingt-trois ans s'éteignit doucement notre voisin et ami. Son souvenir nous restera très cher.

R. TAILHANDIER.

Jean-Pierre PEYRET

(1879-1963)

Promotion 1900 (Sciences)

M. JEAN-PIERRE PEYRET est né le 30 décembre 1879 à Gèdre (Hautes-Pyrénées). L'instituteur de son village, ayant remarqué cet enfant intelligent, conseilla à ses parents de lui permettre de continuer ses études.

Il devint élève à l'E. P. S. de Tarbes, puis à l'Ecole normale d'Auch et enfin à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud (section Sciences) de 1900 à 1902, et passa avec succès le professorat des Ecoles normales et la licence ès-sciences naturelles.

Professeur, il fut envoyé à l'E. P. S. de Pau, puis à Roubaix de 1904 à 1914. Nommé directeur de l'E. P. S. de Bapaume, il occupa ce poste jusqu'à la guerre.

Il fut mobilisé en 1914. Guerre dans les Flandres et aux tranchées d'Ypres (Croix de guerre). En 1917, il passa à l'aviation et devint chef pilote (Légion d'honneur). En 1919, il fut démobilisé au grade de capitaine.

C'est alors qu'il fut choisi comme directeur de l'E. P. S. d'Angers, où il montra la mesure de ses capacités et de son dévouement. Sous son habile direction qui dura jusqu'à sa retraite en 1939, l'école devint de plus en plus prospère et connut d'heureux résultats. M. Peyret fut un directeur éclairé et bienveillant pour ses collaborateurs, un modèle et un guide pour ses élèves. Il était l'âme de l'Ecole qu'il voulait toujours plus rayonnante.

Ses fonctions de conseiller municipal et d'adjoint au maire d'Angers lui permirent de veiller à la prospérité de l'Ecole et de lui assurer un brillant avenir.

Il fut actif jusqu'à son dernier jour. La veille de sa mort, il avait rendu visite à des amis et il était sur le point de recevoir le Directeur de l'Ecole qu'il avait dirigée si longtemps quand, soudain, il sentit qu'il s'affaiblissait, il sourit une dernière fois à Mme Peyret, la dévouée compagne de toute sa vie, et mourut. C'était le 26 novembre 1963.

Outre ses proches, tous ceux qui l'ont connu conserveront pieusement le souvenir de cet homme à la sereine sagesse et aux sentiments généreux.

H. MORISSE.

Maurice BARRÉE

(1882-1964)

Promotion 1903-1905 (Sciences)

MAURICE BARREE est décédé le 10 août 1964 dans sa demeure de Bois-Colombes : une crise d'œdème pulmonaire l'a ravi à l'affection des siens en moins d'une heure. Il avait déjà souffert de deux accidents cardiaques ; le premier très ancien l'avait peu touché ; des soins énergiques lui avaient permis d'avoir facilement raison du second. Il m'écrivait en janvier dernier qu'en ménageant ses activités, il pouvait mener une vie normale et il restait plus préoccupé des rhumatismes de Mme Barrée. Ce n'est qu'à la fin de l'hiver qu'il avait senti ses forces diminuer ; il cachait mal l'ennui de voir son activité physique si réduite.

L'avis de son décès paru dans le « Monde » et le « Figaro » m'avait échappé. C'est Mme Barrée qui a dû prendre sur sa douleur, pour me faire connaître quelques jours plus tard la mort de son mari. J'en ai eu beaucoup de peine : sa dernière lettre, où il se montrait si lucide dans l'appréciation des événements actuels, ne laissait point prévoir une fin aussi proche.

Une amitié, née sur les bancs de Saint-Cloud, disparaissait après s'être maintenue fidèle et précieuse pendant plus de soixante ans. Ce n'est point la moindre misère de la vieillesse, que cet isolement de plus en plus lourd où la conduit le cours des ans, avec la mort de ceux qui nous sont chers ; nous nous trouvons seuls et étrangers dans un monde aux transformations si rapides que nous le reconnaissons à peine, et qui nous reconnaît encore moins.

Maurice Barrée est né en 1882 à Malléville-les-Grès (Seine-Maritime), où son père était instituteur. Il entre à l'École normale de Rouen en 1897 ; il est tout jeune, il n'en restera pas moins le major de sa promotion. Si son Directeur appréciait assez mal sa fermeté quand il s'agissait de défendre ses camarades contre les exagérations d'une discipline souvent mesquine, ses professeurs de sciences, MM. Menat et Fleury, anciens « Cloutiers », avaient justement remarqué ses brillantes qualités intellectuelles, servies par un travail qui n'avait jamais connu de défaillance. Ils lui conseillent la préparation du Concours d'Entrée à Saint-Cloud.

Après s'être dépensé pendant un an dans une classe surchargée de Rouen, il prend un congé. Son père est maintenant instituteur à Moulineaux près de Rouen. Il va pouvoir travailler efficacement avec l'aide de ses deux anciens professeurs qui sont heureux de le guider dans ses efforts.

C'est à l'oral du concours d'entrée en 1902 que nous avons pris contact. Parmi les admis, Bland mort en 1954, Lallemand disparu au bois de la Grurie en 1915, Barrée et Jarry prenaient un congé d'un an pour satisfaire à leurs obligations militaires. Nous nous retrouvions tous les quatre à la rentrée de 1903, avec des figures nouvelles, celles des admis au dernier concours. Notre sort commun devait créer entre nous des liens plus étroits qui se maintiendront à notre sortie de l'École.

A la vérité, on s'attachait naturellement à Barrée. On appréciait ce calme, ce bon sens et cette ténacité qu'il devait peut-être à sa Normandie natale. Sensible et bon, il souffrait des discussions trop vives et il se gardait des paroles blessantes. Il apparaissait au premier abord timide et réservé, c'était l'effet de sa grande délicatesse. Quand on avait gagné sa confiance, il vous ouvrait largement son cœur et vous assurait d'un dévouement sans bornes.

Son esprit curieux, avide de tout connaître et de bien connaître, conduisait le scientifique à partager souvent la société des littéraires. Il souriait parfois à l'audace de certaines positions dites d'avant-garde, il n'en gardait pas moins le contact avec une discipline, dont il entendait tirer le meilleur profit pour sa culture intellectuelle.

Une mémoire, d'une grande fidélité, qui s'est conservée intacte malgré les ans, lui permettait de faire revivre les moindres incidents des deux années de Saint-Cloud. Dans une manifestation qu'il présidait en 1938, à l'École normale de

Parthenay, il traçait de notre vie à l'Ecole un saisissant tableau :

« Avec le recul du temps et l'expérience de la vie le Saint-Cloud d'alors me paraît bien curieux. Tout près de Paris, dans un très beau site, une quarantaine de jeunes gens, avides de savoir, littéraires et scientifiques, d'origine modeste, presque tous anciens élèves-maîtres, se trouvaient réunis.

A l'enseignement assez élémentaire et à la discipline stricte de leurs Ecoles Normales, se substituaient un enseignement supérieur et un régime fort libéral, si libéral que notre excellent Directeur ne connaissait pas encore tous les scientifiques par leurs noms à la fin de la première année.

Un tel changement à une époque fortement agitée par les remous de l'affaire Dreyfus produisait en nous une griserie, un bouillonnement cérébral, conduisant parfois à la singularité et aux audaces verbales les plus grandes. Préoccupés d'une organisation rationnelle de la société, plusieurs d'entre nous se passionnaient tour à tour pour la philosophie de Nietzsche, l'anarchisme de Jean Grave, le socialisme de Jaurès et même pour le nihilisme. Nous étions éclectiques. Les réalités de la vie ont rapidement calmé nos ardeurs juvéniles, qui se manifestaient bruyamment dans nos « turnes » en fin de matinée lors du commentaire des journaux. »

Nous quittions l'école à la fin de juillet 1906. La vie allait nous disperser en province et notre dernière poignée de mains se prolongeait dans la peine de cette séparation. La quiétude où nous nous trouvions à Saint-Cloud prenait fin et nous ne connaîtrions plus la douceur des longues heures de vie commune où se plaisait notre amitié. Celle-ci devait se contenter désormais d'une lettre que nos obligations professionnelles feraient très irrégulière.

A la rentrée d'octobre Barrée était affecté à l'Ecole primaire supérieure de Dol-de-Bretagne, pendant que je gagnais celle de Ribérac. Nous aurons la satisfaction de nous retrouver deux ans plus tard. Le hasard des nominations avait groupé quelques camarades dans la péninsule bretonne : Bernardeau à Rennes, Barrée et Brunlet à Vannes, Gourdon à Laval, Béchet à Saint-Brieuc, Jarry à Savenay. Les congés de la Pentecôte nous réunissaient à Rennes.

Courageusement le jeune professeur va se mettre au travail dès son arrivée à Dol. Son emploi du temps comportait seize heures de travail manuel ; il lui laissait de larges loisirs ; il va préparer la licence de Physique à la Faculté des Sciences de Rennes, alors largement ouverte aux primaires. La chaire de physique était occupée par un professeur remarquable, M. Cavalier, qui devait être enlevé bien trop tôt à

l'Université, alors qu'il était Directeur de l'Enseignement supérieur.

Professeur à l'École normale de Vannes en 1906, Barrée poursuit ses études à la Faculté, malgré l'éloignement et les difficultés de communication entre Rennes et Vannes. Il est licencié en 1908. M. Cavalier s'intéresse à son effort et lui fait obtenir une bourse auprès de la Faculté. L'année 1909 est consacrée à la préparation du Diplôme d'Études supérieures : contribution à l'étude des bronzes d'aluminium. Barrée conduit ses recherches avec cette méthode et cette précision qui caractériseront toutes ses activités. Son travail est reçu avec les félicitations du jury qui l'a examiné. M. Cavalier lui demande d'en communiquer les résultats à l'Académie des Sciences et le professeur Guillet du Conservatoire des Arts et Métiers le fait publier dans la Revue de Métallurgie, ce qui me vaut le plaisir d'en conserver un exemplaire dans ma bibliothèque. L'année suivante il est reçu avec le numéro 1 au concours de l'agrégation de Physique ; il aura la satisfaction de trouver le nom de son camarade Bernardeau sur la même liste d'admission.

Son séjour à Vannes est à marquer d'une pierre blanche dans sa vie. Il a rencontré chez des amis communs une jeune fille de cette ville, ancienne élève de Fontenay-aux-Roses et professeur à l'École normale de Quimper. Leur mariage a lieu dans le mois de septembre qui a suivi son succès.

La rentrée d'octobre le trouve professeur au Lycée du Havre. Ses premiers contacts avec ses élèves le déçoivent ; il leur préfère ses anciens normaliens. Une inspection générale du physicien Faivre-Dupaigre lui vaut dès l'année suivante une nomination à la classe de spéciales du Lycée de Rouen. L'ancien élève-maître peut trouver une légitime satisfaction du chemin qu'il a parcouru depuis sa sortie de l'École Normale.

Les difficultés avec l'Allemagne se sont aggravées. Nous avons connu la première alerte en 1905 pendant les épreuves écrites du Professorat — et c'est la mobilisation générale le 2 août 1914. Rappelé dans un régiment d'Infanterie le sergent Barrée restera au front jusqu'en 1916. Au début de 1917, il est détaché avec le grade de lieutenant au service des Poudres, où ses connaissances en chimie trouvaient utilement leur emploi.

A la démobilisation, l'Administration le place dans le cadre des professeurs de Paris ; il est affecté à des classes

de spéciales successivement aux lycées Condorcet, Louis le Grand et Janson de Sailly.

La crise du logement sévissait déjà à Paris. Il acquiert un pavillon à Bois-Colombes, où son ménage s'installe avec ses deux enfants : un fils et une fille.

En dehors de son enseignement, il collabore activement au « Bulletin des Physiciens » et au « Journal de Physique », apportant ainsi à l'enseignement des Sciences Physiques, toutes les ressources de son expérience pédagogique. Chargé du discours d'usage à la distribution des prix du Concours général de 1932, il fait un exposé très apprécié sur le rôle éducatif des sciences physiques dans le monde moderne.

Trois ans plus tard, l'Administration consacre la brillante carrière du professeur. Il est nommé Inspecteur Général pour l'Enseignement primaire ; il allait retrouver les Ecoles Normales auxquelles il était resté très attaché. Il est à Parthenay à la fin d'octobre 1935. Nous ne nous étions pas revus depuis 1908. Il n'avait pas changé : physiquement ce quart de siècle ne l'avait pas touché, et sa poignée de main restait toujours aussi affectueuse. Je le gardais un dimanche. Une longue promenade en voiture aux ruines gallo-romaines de Sauxay dans la Vienne et au pittoresque étang de l'abbaye des Châteliers lui fit connaître le sud de la Gâtine et nous valut une excellente journée.

Je le retrouvais à mes côtés en mai 1938. Il présidait une manifestation organisée par l'Amicale des Anciens Elèves de Parthenay que je présidais depuis sa fondation. Il était venu de Paris pour être mon parrain dans l'ordre de la Légion d'honneur. Mme Barrée l'accompagnait ; nous avions, ma femme et moi, le plaisir de faire sa connaissance. Notre promenade vers le marais poitevin, le lendemain, fut gâtée par le mauvais temps ; nous terminions sous une petite pluie bien désagréable la promenade en bateau plat, dans une conche du Marais d'Arçais au sud-ouest des Deux-Sèvres : nous avions manqué les jeux de lumière que le feuillage des peupliers et des frênes entretient sur le vert tapis des lentilles d'eau, par un beau soleil d'été.

Nous devons nous retrouver dans les jours tragiques de juin 1940. L'Ecole Normale de Parthenay donna asile aux bureaux du Ministère de l'Education Nationale qui, installés à Azay-le-Rideau depuis le début de la guerre, devançaient l'invasion pour gagner le sud de la France. Barrée fut notre hôte d'une nuit avec sa dame et sa fille. Une doulou-

reuse angoisse se mêlait à notre au revoir du lendemain matin.

C'est à Vichy que ces bureaux terminaient leur course. J'avais une lettre de Paris quelques jours plus tard.

« J'ai éprouvé un soulagement de ma rentrée à Paris ; ce n'est pas que la vie y soit gaie, mais on y peut travailler, dans des conditions difficiles d'ailleurs, tandis qu'à Vichy.....

.....
Dans un an au maximum vos Ecoles (Normales) auront vécu. Quelle tristesse ajoutée à tant d'autres. »

C'est de l'Afrique du Nord où il est en tournée d'Inspection qu'il m'adressera l'année suivante une lettre fort intéressante, à la fois par ce qu'elle contient et aussi par ce qu'elle doit taire.

« Si j'en avais le loisir je pourrais faire une étude assez curieuse de l'influence de 800 km de mer sur la façon de penser et de sentir. J'en réserve l'essentiel pour notre prochaine rencontre à Niort

.....
Le désagrément de ces formalités (vaccination contre le typhus) a largement été récompensé par l'intérêt du pays et des gens. C'est mon premier voyage en Tunisie. Cette région m'a séduit malgré quelques jours de sirocco assez pénibles. Le 21 mai nous avions 40° à l'ombre. Les coins gracieux n'y manquent pas, les oliveraies de Sfax sont fort belles ; les ruines romaines sont nombreuses et parfois grandioses, l'amphithéâtre d'El-Djen fait pour 60 000 spectateurs, qui se dresse en plein bled, à mi-route entre Sousse et Sfax, est une splendeur sous le soleil.

J'ai passé la journée de la Pentecôte à Kairouan. Vue du minaret de la grande mosquée, vers quinze heures, sous un soleil de feu, la ville sainte, formée d'une multitude de petites maisons blanches à terrasses, était magnifique ; on aurait cru de la neige ou du sel diapré de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et placé en plein désert.

En Tunisie j'ai vu des gens de toutes sortes avec qui j'ai causé. Ça n'a pas été la partie la moins intéressante de mon voyage. Pour le moment contente-toi de savoir que j'ai diné chez le Caïd de Sfax, repas musulman abondant, délicieux. Je garde un souvenir inoubliable de l'hospitalité musulmane. »

Barrée est dans l'Académie de Poitiers en 1943. Pendant les quelques journées qu'il consacre aux Deux-Sèvres, il accepte très aimablement la proposition de ma femme de loger à la maison — la retraite m'avait conduit de Parthenay à Niort. Nous nous retrouvions chaque soir dans la grande salle à manger, aux fenêtres camouflées par des tentures épaisses et sombres : l'occupant veillait à l'obscurité nocturne

de la cité, le moindre filet de lumière vagabondant sur la rue vous valait une invitation à la Kommandantur, qui n'était jamais gratuite. Nous nous trouvions en pleine communion d'idées sur le régime de Vichy et sur la collaboration. J'appris ce que les lettres ne pouvaient pas me dire : le monde musulman portait une grande attention à l'appel de De Gaulle, promettant l'indépendance aux colonies après la victoire.

Barrée restait très sensible au rôle de l'Université dans la Résistance. Il voyait la libération proche, mais restait très inquiet sur l'avenir du pays ruiné, divisé et sur les nerfs depuis près de quatre ans.

Elle est enfin venue la Libération ; celle de Paris se termine avec l'arrivée des chars de Leclerc, le 20 août 1944. C'est alors que Barrée est sollicité par Wallon, ministre de l'Education Nationale dans le gouvernement provisoire de la Résistance, pour occuper le poste de Directeur de l'Enseignement du 1^{er} Degré. Il accepte tout en mesurant les difficultés qui l'attendaient. Le gouvernement d'Alger le maintiendra dans ses fonctions quelques jours plus tard.

Ce physicien pensait que dans tous les domaines, scientifique, philosophique, politique, artistique, les théories n'ont qu'une vie limitée. Il n'entendait point les accepter sans les confronter avec les enseignements de l'expérience ou les leçons du passé. Il est certain qu'une réforme de l'Université s'impose, disait-il ; il la voulait dans la clarté et il n'acceptait point l'affirmation des réformateurs, posant en principe que n'importe qui peut devenir un génie si on lui en donne l'occasion.

Son père appartenait à la génération d'instituteurs qui avaient eu la lourde tâche de faire vivre l'œuvre de Jules Ferry, avec un dévouement dans leurs fonctions et une foi dans leur mission que Péguy a si heureusement soulignés. Restant en dehors et au-dessus des passions politiques, ils ont assuré avec le succès de l'Ecole Publique le triomphe des idées républicaines. Et les Ecoles Normales qui avaient formé ces maîtres avaient bien rempli la tâche que le Législateur attendait d'elles. L'ancien élève et l'ancien professeur d'Ecole Normale n'avait rien oublié du passé quand il entra à la Direction de l'Enseignement du 1^{er} Degré.

« Je pensais que dans le désarroi où se trouvait le pays, après quatre années d'occupation et de résistance, le mieux était de remettre sur pied les institutions de la III^e République, afin d'obtenir le plus tôt possible la remise en marche de la lourde

machine administrative ; les réformes indispensables viendraient ensuite.

On n'en fit rien. Les instituteurs, heureux que le Baccalauréat devint le « Sésame ouvre-toi » de leur profession, ne voulaient plus entendre parler du Brevet Supérieur ; le personnel des anciennes Ecoles Primaires supérieures tenait à conserver son titre de Principal et de Professeurs de Collège. Enfin la commission de réforme de l'Enseignement demandait que les Ecoles Normales Primaires se consacrent uniquement à la formation pédagogique des maîtres. Bref, les bouillants contempteurs du régime de Vichy approuvaient les coups qu'il avait portés à l'enseignement public. »

Les Ecoles Normales seront bientôt rouvertes. Le Directeur de l'Enseignement entend qu'elles reprennent dans l'instruction du peuple le rôle qu'elles ont déjà si heureusement rempli. Leurs élèves retrouveront avec l'ancienne maison cette vie familiale, faite de l'intimité dans le travail du maître et des élèves et de l'affection de ceux-ci pour leur aîné. Des contacts fréquents avec leurs Directeurs qu'il réunit chaque année au Ministère lui permettent de connaître les besoins de leurs écoles, d'en suivre la marche et d'orienter leurs activités. Il regrette que Saint-Cloud ne réponde plus à sa destination primitive et que ses élèves ignorent les Ecoles Normales.

Les instructions de Jules Ferry aux instituteurs de France restent son guide. Celles que le nouveau Directeur rédige pour les maîtres de l'Ecole Publique, et qui n'ont point été abrogées, rappellent qu'à l'Ecole Primaire, l'enfant doit apprendre à **lire**, à **écrire** et à **compter**. Les activités de la vie scolaire qui s'en écartent doivent rester au second plan.

Il aura la satisfaction de réaliser une réforme attendue depuis longtemps. Un décret, pris sur sa proposition, retire au Préfet la nomination des maîtres de l'Ecole Publique. Elle sera assurée par le Recteur sur la proposition des Inspecteurs d'Académie. Il entendait ainsi assurer l'indépendance du personnel enseignant, en soustrayant les nominations à des interventions politiques et donner à la seule valeur professionnelle la première place pour l'avancement.

Il eut, dès son arrivée au Ministère, la tâche pénible d'épurer l'Administration de l'Éducation Nationale. Il la remplit dans le plus grand esprit de justice et de compréhension. Sévère pour les rares collaborateurs avec l'ennemi, il sut faire le départ entre la vérité et les prises de position souvent partisans et injustes de maints comités locaux de la libération, et rendre la confiance de l'Administration à des fonctionnaires dont la tâche fut particulièrement délicate devant les

exigences des autorités d'occupation ou la pression du gouvernement de Vichy.

Il rencontra cependant des difficultés sérieuses au Ministère ; son refus obstiné de se prêter à toute entorse à la légalité lui valut des rancunes tenaces. Il dut quitter la Direction de l'Enseignement du 1^{er} Degré, alors qu'on venait quelques mois plus tôt de lui conférer le grade de Commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur. L'honorariat le consola mal d'une mesure assez brutale.

Sa courageuse attitude lui valut dans toute l'Université de nombreux témoignages de sympathie. Il y fut très sensible et en reçut un grand réconfort. Notre regretté président Sorre m'apporta aussi le sien, dans une conversation que j'eus avec lui à l'Assemblée Générale de 1957 : « Votre ami Barrée est trop honnête homme, c'est tout le reproche qu'on avait à lui faire, quand il quitta la Direction de l'Enseignement du 1^{er} Degré ».

L'activité de Barrée va s'exercer dans d'autres directions. Plusieurs Administrations vont mettre à profit son expérience et l'esprit de méthode et de rigueur qu'il apporte dans tout son travail. L'Éducation Nationale le charge d'une enquête sur l'état des laboratoires dans les Facultés de Sciences et de Médecine, la Présidence du Conseil lui demande un rapport sur les services de la Recherche scientifique et les Finances, sa participation aux travaux du comité central sur le coût et le rendement des services publics. « Mon travail est passionnant, attristant, décevant » m'écrit-il. Ses rapports très sévères pour certaines pratiques administratives resteront sans suite. « J'ai l'impression de travailler pour les historiens de l'an 2000 qui retrouveront peut-être mes rapports dans quelques cartons poussiéreux. »

Il est admis à la retraite en octobre 1949. « Je n'appartiens plus à l'Université. Depuis deux ans, j'en étais presque détaché, la coupure du dernier fil s'est faite sans la moindre douleur. Il est vrai que mon activité ne s'est pas ralentie, les mathématiques, les nouveaux rameaux des sciences physiques offrent des abris confortables contre l'ennui. »

Il ne connaîtra point l'ennui. Il a ses livres, il a son jardin avec ses fleurs, et ses troènes auxquels il tient beaucoup et qu'il taille avec le plus grand soin. Il a les visites de ses amis, de ses anciens élèves, des professeurs qui l'ont connu et profitent d'un voyage à Paris pour venir lui exprimer leur sympathie. Et les années passent vite dans le calme du pavillon de Bois-Colombes.

Sa fille restée avec ses parents leur apporte le réconfort de sa présence. C'est un chauffeur « sûr et prudent ». Elle les conduira en Italie, en Suisse, en Belgique. La France reste le pays préféré, toutes les régions auront leur visite. Barrée sait conter ses impressions de voyage ; la prochaine lettre les apportera à ses amis dans toute leur fraîcheur.

Un petit-fils est né dans le ménage de son fils. Toute la famille en a beaucoup de joie : « sans effort cet enfant a asservi tous ses proches ». Il a grandi et a pris le chemin de l'école. Il donne toute satisfaction à ses maîtres, il aime l'étude, le travail propre et bien fait. C'est maintenant un petit bonhomme de dix ans. Son grand-père le dit « volontaire et d'un esprit curieux » ; il faut deviner dans sa lettre tout le bonheur qu'il a sans doute de se retrouver chez cet enfant. La mort l'aura cruellement privé de la satisfaction de diriger ses premières études.

La longue vie de Maurice Barrée reste un bel exemple. Esprit clair, précis, méthodique, d'une haute conscience professionnelle, il fut un professeur remarquable et un administrateur clairvoyant et courageux ; c'est un grand serviteur de l'Université qui disparaît.

Nous restons encore quelques-uns à garder le souvenir de son amitié fidèle et dévouée ; nous sommes de ce fait plus sensibles à la douleur de Mme Barrée, nous la prions de partager, avec ses enfants, notre profonde sympathie.

L. JARRY.

Pierre GONNEAU

(1883-1964)

(Promotion 1905 Sciences)

PIERRE GONNEAU est né le 19 août 1883 à Montchanin-les-Mines (Saône-et-Loire), où son père était gendarme. Il entra à l'E. N. I. de la Nièvre, puis à l'E. N. S. de Saint-Cloud en 1905.

Après son service militaire, il fut nommé professeur d'E. P. S. à Lyon ; c'est là qu'il connut Mlle Pauline Gorsse, ancienne élève de Fontenay, professeur agrégée à Grenoble. Ils se marièrent le 23 décembre 1908, et eurent deux filles. Sur le conseil de sa femme, Pierre Gonneau décida de passer l'agrégation de Mathématiques mais c'est seulement après la guerre qu'il put réaliser ce projet.

Mobilisé en 1914 comme officier de réserve, il fut réformé en 1917 après avoir combattu à Verdun, et décoré de la Croix de Guerre.

Démobilisé, il se remit à préparer l'agrégation, et fut reçu en 1922. Après un an au lycée de Saint-Étienne, il fut nommé professeur au lycée de Lorient, Mme Gonneau ayant été nommée directrice du Collège de Filles de cette ville. Ils exercèrent ensuite à Roanne, puis à Dijon (1927-1934) et enfin à Nice. Dans ces deux dernières villes, M. Gonneau était professeur de la classe de Saint-Cyr. Il prit sa retraite en 1940.

En 1941, Mme Gonneau ayant à son tour pris sa retraite, le ménage s'installa à Mougins, dans la banlieue de Cannes, et prit à la Résistance une part importante, qui valut à Pierre

Gonneau d'être nommé, à la Libération, président du Comité de Libération, puis premier adjoint au maire de Mougins.

En 1947, M. et Mme Gonneau quittent Mougins et vont habiter le Cannet. Retraite ne signifie pas oisiveté ; tout en conservant une activité politique (il sera conseiller municipal du Cannet jusqu'en 1954), Pierre Gonneau étudie les langues slaves, et travaille à un Lexique morphologique de la langue russe, ouvrage malheureusement inachevé.

Mme Gonneau meurt le 23 avril 1952 ; bien que très affecté, Pierre Gonneau continue sa double tâche. En 1961, il fait un voyage d'études (à 78 ans !) en Bulgarie. Mais en 1963, sa santé commence à décliner, et, après une longue maladie, il s'éteint doucement le 4 juin 1964.

Tous ceux qui l'ont connu ne pourront oublier ses qualités humaines : droiture, loyauté absolue, esprit vif et affable ; ni ses qualités pédagogiques : il savait non seulement faire comprendre, mais aussi faire aimer les mathématiques. Excellent professeur, il fut avant tout un homme de devoir, et un honnête homme.

A. PATRY.

René BRISSET

(1884-1964)

Promotion 1906 (Sciences)

ORIGINAIRE du Loiret, né dans une famille d'artisans ruraux, Brisset fit ses études au Collège de Pithiviers, puis à l'École Normale et au Lycée d'Orléans — « De l'antique Orléans sévère et sérieuse » — mais c'est surtout au Collège Chaptal qu'il prépara le concours d'entrée à Saint-Cloud (Sciences) où il fut admis en 1906.

Après sa sortie il professa successivement aux Ecoles primaires supérieures de Pons, Prades, Bourges, au Collège de Briançon qu'il dirigea par intérim, aux Ecoles Normales de Gap et de Tulle, enfin à celle de Melun où il enseigna longtemps et où il prit sa retraite.

Retraite active et studieuse, presque jusqu'à la fin ouverte sur le monde par des voyages, ouverte sur la science par des cours et des conférences écoutés à Paris aux sources du savoir, des visites au Palais de la Découverte ou au Museum afin de se tenir au courant des derniers progrès scientifiques. Puis rentré dans son calme logis melunais il s'intéressait aux travaux de sa fille cadette, professeur de sciences au Lycée de Melun, compagne et soutien de sa vieillesse, ou bien il écoutait à la Radio les plus belles œuvres musicales classiques et modernes car la musique — la musique source de joie — avait été la grande révélation de ses dernières années.

Au moral ce qui distinguait Brisset c'étaient la loyauté dans les rapports entre collègues, l'égalité d'humeur en dépit

des soucis, la discrétion, le bon sens parfois teinté d'une légère ironie et la rectitude de son jugement.

Si, comme l'affirme Montaigne « les plus belles vies sont celles qui se rangent au modèle commun et humain, mais avec ordre », la vie de René Brisset, faite de travail et de dignité, fut un modèle de vertus familiales et professionnelles. Ce modeste et ce sage a fait honneur à l'Université et à notre Ecole de Saint-Cloud qui se devait de lui rendre un dernier hommage.

Maxime SIMON.

Gilbert PLENNEAU

(1886-1965)

Promotion 1906 (Lettres)

LA mort de Gilbert Plenneau, ancien élève de Saint-Cloud (promotion 1906) survenue en janvier dernier, attriste profondément ceux qui furent ses compagnons d'étude, ses collègues, ses élèves ou ses amis. Tous appréciaient hautement sa nature loyale, son caractère ferme, sa stricte conscience, sa solide culture...

Sa notable carrière est l'expression d'un effort qui ne se relâcha jamais et chaque échelon qu'il gravit le fut à force de labeur. Mais son ambition à conquérir de nouveaux titres fut avant tout motivée par le désir de mieux servir, et le but de son ascension fut toujours d'affronter des responsabilités plus hautes.

Né le 20 juin 1886, d'un modeste ménage d'instituteurs, son enfance fut marquée par l'austérité d'un père exigeant, qui inculqua à ses enfants l'acharnement au travail et la rigueur de l'économie, qualités d'ailleurs indispensables dans une famille de sept enfants.

Les épreuves et les deuils ne furent point épargnés à l'enfance du jeune Gilbert : à cinq ans il perdit sa mère, et précocement vit mourir trois frères adolescents. De telles circonstances jetèrent sur sa jeunesse un voile de tristesse qui, peut-être, ne se dissipa jamais entièrement, mais elles contribuèrent à le mûrir : de bonne heure, il eut une con-

ception virile de la vie et crut que les difficultés ne se surmontaient que par la volonté et l'effort.

Il fut boursier à l'École Primaire Supérieure de Marennes (1898-1901) et réussit aisément au concours de l'École Normale d'instituteurs de la Charente-Maritime où, tout de suite, il se classa comme le major de sa promotion (1901-1904). Il le demeura pendant les trois années d'étude que lui et moi fîmes côte à côte et où je l'ai bien connu. Sorti en 1904, il est reçu deux ans plus tard à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud (promotion 1906 Lettres) et à sa sortie il devient professeur à La Rochelle, dans la même école normale dont il avait été élève. Un goût inné de la pédagogie l'enchaîne à ce métier qui le passionne. Curieux de la civilisation anglaise, il découvre Londres et la côte ouest de l'Angleterre, en des voyages acharnés malgré ses moyens modestes.

Son mariage précède de peu la guerre. Il sert comme interprète auprès de l'armée anglaise, assez pour y être sérieusement blessé et y mériter la Croix de Guerre.

Il décide à la paix de s'orienter vers l'administration et dans ce but passe le concours d'inspecteur primaire. Il y réussit et dans ces nouvelles fonctions il occupe successivement les postes d'Issoire et de Villeneuve-sur-Lot. Là, son inspecteur d'académie d'Agen, M. Oscar Auriac (qui devait, plus tard, devenir directeur de l'École de Saint-Cloud) discerne promptement les hautes qualités de son collaborateur ; une estime réciproque ne tarde pas à unir le chef et son subordonné, et Gilbert Plenneau devait vouer à M. Auriac une profonde amitié mêlée d'admiration. Cependant, avec sa conscience méticuleuse et son goût de la simplicité, Plenneau s'acquitte ponctuellement de ses fonctions d'inspecteur, parcourant à bicyclette les écoles de sa circonscription. Durant une de ces tournées s'éteint son unique petit garçon de deux ans, quinze jours avant la naissance de sa deuxième fille. Ce deuil cruel, en pleine maturité, est une nouvelle blessure qui contribuera à le confirmer dans l'austérité de sa jeunesse.

C'est alors que M. Auriac le persuade de devenir inspecteur d'académie. Mais, pour cela, il faut être agrégé. Sans abandonner ses fonctions, et sans qu'elles en souffrent, il prépare l'agrégation d'anglais. Il y est reçu en 1922. Après une année d'enseignement au lycée de Bayonne, ses vœux sont, enfin, accomplis : il est nommé en 1923 inspecteur d'académie à Saint-Brieuc. Il y fut aux prises, durant quatre an-

nées, à un lourd travail, doté, comme on l'était alors, d'un tout petit état-major. C'était l'époque difficile des luttes pour la laïcité. Son caractère rigoureux n'était pas fait pour les habiletés et les souplesses qu'eût exigées ce poste malaisé. Également combattu par les deux clans, il dut accepter une mutation qui ressemblait à une disgrâce, d'abord à St-Lô en 1927, puis à Tarbes en 1930.

Là, cet homme qui ne s'est jamais accordé nulle douceur découvre les joies pures de la montagne ; il y trouve aussi un dérivatif à son amertume. Mais la carrière commande... Son ascension doit se poursuivre : en 1933, il est nommé à Amiens, il y sera décoré de la Légion d'honneur de la main de M. Auriac, son parrain.

Les années passent. L'âge vient... 1939... il aspire maintenant à une fonction dans laquelle sa conscience pointilleuse n'aura plus à composer avec les influences extérieures. Il sollicite une chaire de professeur à Paris. Il obtient le lycée Voltaire. C'est maintenant la guerre. Sa culture d'angliciste superposée à ses sentiments de bon Français le range tout de suite dans le parti allié. Après une brève année d'enseignement à Toulouse (son lycée parisien fermé) il vit à Paris les années d'occupation sans douter de la victoire, qu'il attend avec ferveur. Avec la libération vient pour lui la retraite qui lui laisse assez de loisirs pour accepter l'honneur d'être nommé maire-adjoint du XIX^e arrondissement. Ainsi, jusque dans ses années de repos, il continuera à servir.

C'est alors qu'apparaissent les premiers symptômes du déclin de sa santé. D'abord une grave alerte de cancer qui conduit à lui faire l'ablation d'un œil. Puis, par suite de sa vue diminuée et comme il néglige l'usage de la canne blanche, il est renversé par un camion, traumatisme qui devait bientôt altérer sa mémoire pour l'amener, peu à peu, à une sorte d'inconscience. Il s'éteint le 12 janvier dernier.

Telle fut cette vie, tout entière remplie d'un labeur sans répit, inspirée d'un bout à l'autre d'une conscience méticuleuse, et dont les seules satisfactions furent celles de la tâche accomplie, de la difficulté vaincue, et de la volonté triomphante...

Gilbert Plenneau était un esprit tourné par nature vers l'aspect abstrait des choses ; mais, sur cette pente, la discipline rigoureuse de sa vie l'avait formé à l'analyse subtile des situations et des idées ; il y était à l'aise dans la complexité, et savait l'exprimer avec finesse en des formules d'une

saisissante concision. Sous des dehors froids, il cachait un cœur sensible, mais une sorte de pudeur le retenait d'extérioriser ses sentiments. Seuls les amis très comptés qui eurent le privilège de son intimité ont connu sa vive aptitude à souffrir et à comprendre les souffrances des autres.

La rectitude d'un tel caractère est un très méritoire exemple, et l'effort de cette vie fait honneur à l'université.

André PIRAUD.

André FOUROT

(1886-1964)

Promotion 1907 (Lettres)

« **A**NDRE n'est plus. Hier, avec ma sœur, nous l'avons conduit au petit cimetière de Neuville, dans les champs, près de ses parents. Selon son vœu, tout fut de la plus absolue simplicité ». Ces quelques lignes, si simples, de Mme Fourot, m'apprenaient la mort d'un ami. Et je n'y pouvais croire, revoyant toujours le Fourot de l'âge mûr, robuste, solidement planté, plein de vie et d'allant.

Pourtant, je savais sa santé gravement compromise depuis des mois. Le 14 février 1963, alors qu'il lisait son journal, une congestion cérébrale l'avait brutalement frappé, entraînant la paralysie du côté droit. Par chance, il gardait, avec la parole, son entière lucidité. La guérison était lente à venir, malgré des soins attentifs et continus. Un infarctus se déclara soudain. Le 2 juillet 1964, Fourot n'était plus.

*

Une vie longue et bien remplie finissait.

Né à Neuville-sur-Vanne (Aube), le 15 décembre 1886, André Fourot fut successivement :

Elève de l'École communale de Marcilly-le-Hayer (Aube) :
1891-1900 ;

de l'École primaire supérieure de Bar-sur-Seine :
1900-1902 ;

de l'Ecole Normale de Troyes : 1902-1905 ;
de l'Ecole Normale de Douai, 4^e année : 1905-1906 ;
de Saint-Cloud (Lettres) : 1907-1909 ;

puis, boursier de séjour en Allemagne : 1909-1910.

Le professorat des Ecoles Normales (Lettres), le Certificat d'aptitude à l'enseignement de l'allemand, puis, en 1920, le Certificat d'aptitude à l'Inspection primaire — il fut reçu premier — couronnèrent ses études.

Nous le trouvons professeur à l'Ecole Normale de Châlons-sur-Marne (1911-1914) et, après la guerre, Inspecteur primaire à Guebwiller (1921-1925), Directeur d'Ecole Normale à Bonneville (1925-1927) et à Chaumont (1927-1941).

C'est à Chaumont qu'il prit sa retraite. Il se fixa à Rolampont (Haute-Marne) jusqu'en 1953, puis à Sainte-Savine, aux portes de Troyes, où il mourut.



Il m'a raconté souvent l'histoire de sa vocation enseignante. C'est le Maître d'école de Marcilly et les Maîtres de l'E. P. S. de Bar-sur-Seine qui suscitèrent cette vocation précoce. Fourot gardait à son Maître de « la communale » une vénération et une reconnaissance profondes. Il admirait et aimait cet Instituteur exemplaire, tout à son métier et à ses élèves, consciencieux et dévoué, et il avait voulu être, comme lui, Instituteur. A Bar-sur-Seine, il décida de même : « Je veux être Professeur. » Intelligent, travailleur, doué d'une excellente mémoire, d'un solide jugement, ayant la volonté de réussir, Fourot fit rapidement carrière.

Il était, à l'image de son premier Maître, un éducateur pour qui le métier comptait d'abord, et un fervent laïque. Inspecteur primaire, Directeur d'Ecole Normale, il donna l'exemple. Bienveillant et ferme tout à la fois, conseillant et dirigeant, il sut stimuler, encourager, avec un grand souci d'impartialité et de justice. Mme Fourot a reçu d'anciens Instituteurs d'Alsace, d'anciens Normaliens de Bonneville et de Chaumont, des lettres émues disant le souvenir fidèle que gardent de leur ancien « Chef », ses collaborateurs et ses élèves, et tout ce qu'ils lui doivent.

Cet intellectuel était aussi un réalisateur, attentif aux problèmes matériels que pose toujours la vie scolaire. A Chau-

mont, il se révéla un administrateur de qualité, s'attachant à transformer, à équiper, à moderniser, une vieille école, mal installée. A juste titre, il avait fierté de son ouvrage.

L'Administration le tenait en haute estime. En 1941, sans l'avoir demandé, Fourot fut nommé Inspecteur primaire de la Seine, poste de choix qu'il refusa pour raisons de santé. C'était un modeste.

Il avait, au long de sa carrière, éveillé bien des sympathies et noué bien des amitiés. A Saint-Cloud, avec Bouet, Ballandras, Fraysse, Guy, Besseige ; durant la Grande Guerre, alors qu'il appartenait à l'Administration militaire de l'Alsace reconquise, avec Tarnier, Roubies. Et j'en oublie. Son amitié était sûre et discrète. On prisait sa simplicité, son accueil cordial, sa bonne humeur qui, parfois, éclatait dans un rire franc et malicieux ; on prisait la qualité et la mesure de ses propos.

De souche paysanne, il avait gardé l'amour de la terre et de la campagne qu'il connaissait bien. Longtemps, ses distractions préférées furent la chasse et la pêche, et, à Rolampont, le jardinage où il excellait.

La vie ne lui a pas prodigué ses sourires. Sans doute, eut-il d'abord, son lot de joies familiales, de succès scolaires et universitaires, de satisfactions professionnelles. Sans doute, connut-il de grands bonheurs, « les grands bonheurs chantant des plus belles années », ayant épousé en 1921, à Guebwiller, une ancienne élève de Fontenay, professeur de Lettres, souriante, aimable, distinguée. Et tout sourira au jeune ménage, avec la naissance de deux fillettes, Hélène (1922), Françoise (1924). Hélas ! le malheur vient vite. En 1935, Françoise mourut après une courte maladie. Hélène fit de solides études. Elle obtint une licence de lettres, un diplôme d'études supérieures, se maria, et, subitement, en novembre 1956, mourut en laissant trois petits orphelins. Les parents supportèrent courageusement ce coup terrible qui bouleversait leur existence, brisait une affection très chère, ruinait et des espoirs et des projets d'avenir. Fourot s'enferma dans le silence et la vie continua.

Au vrai, notre Ami, que nous connaissions si sociable, si ouvert, si bon vivant, portait en lui un fond de mélancolie inquiète, voire d'angoisse. Mais il savait se dominer et n'en rien laisser paraître. Aux jours sombres, Mme Fourot était la consolatrice, apportant à son mari le réconfort d'une chaude tendresse, vigilante et délicate.

La mort a tout dénoué.

Et nous pensons à Mme Fourot. Et nous pensons aux trois petits-enfants qui vivent loin de la France et qui adoraient leur grand-père.

Désormais, au foyer dévasté, Mme Fourot demeure seule, avec son lourd chagrin. Qu'elle sache pourtant que des sympathies nombreuses vont vers elle et que participent à son deuil, tristement, les amis, les anciens Instituteurs, les anciens élèves de son mari, tous gardiens fidèles du souvenir.

Et tant qu'il en restera un, Fourot vivra.

G. URIOT.

André COTELETTE

(1888-1964)

Promotion 1908 (Lettres)

UN des meilleurs d'entre nous vient de disparaître le 31 décembre dernier : André Cotelette, de la promotion 1908-1910.

Il était né le 16 février 1888 à Bordeaux. Ses parents étaient de ces instituteurs, de ces « Saints sans espérance » dont a parlé Georges Duvau, qui ont assuré par leur foi dans leur métier, et leur enracinement dans le quartier de ville ou le village où ils vivaient, la force et le succès de l'école laïque.

Entré trop âgé au lycée Montaigne à Bordeaux pour y commencer des études classiques, André Cotelette y fait de brillantes études dans la section moderne et réussit à vingt ans au concours d'entrée à Saint-Cloud.

A sa sortie de Saint-Cloud, il est nommé professeur à l'École Normale de Lescar puis trois ans après à celle d'Angoulême. Pendant les grandes vacances de 1913, il unissait sa vie à celle d'une jeune fille, bordelaise comme lui, cultivée et aimant les idées comme lui (elle avait préparé avec succès, par plaisir, une licence de philosophie). Et leur union, qui dura plus de cinquante ans, fut en tous points et toujours exemplaire et heureuse.

C'est à Angoulême que je l'ai connu en octobre 1917. Le souvenir de Compodonico, qui avait été son condisciple à Saint-Cloud et mon maître à Parthenay nous avait rappo-

chés. Et peu à peu parce qu'il était la réserve même et ne se liait pas vite, nous sommes devenus amis. J'avais, dès le premier moment été frappé de la fragilité de sa silhouette, mais aussi de la vie intense de son regard et de son intelligence toujours en éveil. Puis je découvris sa valeur morale exceptionnelle, sa haute conception de la vie, sa culture, l'extraordinaire souplesse de son esprit. Je sentais très bien, lors des discussions où nous nous complaisions l'un et l'autre qu'il eût pu soutenir — et brillamment — n'importe quelle opinion si, sur tous les problèmes, on ne retrouvait très vite, le terrain solide de la foi laïque, de la foi sans dogme mais vive et ferme que lui avaient léguée ses parents.

Il se trouvait à Angoulême un peu loin de Bordeaux. Aussi, à la fin de la guerre, en octobre 1919 se fait-il nommer à l'École Normale de St-André-de-Cubzac. J'avais de mon côté, obtenu d'être nommé à celle de Parthenay. Nous risquions d'être séparés, puis de nous oublier. Mais, sur la suggestion de Cotelette et pour avoir le plaisir de nous rencontrer je m'étais, comme lui, fait inscrire à la faculté des Lettres de Bordeaux pour y préparer une licence de philosophie. Cela nous donnait l'occasion de nous revoir une ou deux fois par trimestre et il m'envoyait des notes prises aux cours que je n'avais pu suivre. C'est donc grâce à notre amitié que, dès mon succès au C. A. au Professorat des E. N. j'ai continué à travailler.

A Saint-André-de-Cubzac, André Cotelette prépare le C. A. I. P. Et bientôt, en 1922, il est reçu, dans les premiers. Le procès-verbal des résultats du concours publié par la Revue pédagogique signalait en quelques phrases la valeur morale de certains candidats, dont il était difficile de tenir compte dans l'échelle des notes, mais qui paraissait évidente. J'ai toujours pensé qu'il s'agissait là d'une allusion à André Cotelette. Il était en effet impossible de voir son attitude réservée et digne en toutes circonstances, de saisir le regard clair de ses yeux bleus, de comparer la fragilité de sa silhouette à la vie que donnait à son fin visage cet admirable regard pour ne pas conclure qu'il s'agissait là d'un être exceptionnel, vivant surtout par la pensée et le sentiment.

Pour rester le plus près possible de Bordeaux, André Cotelette accepte le poste d'I. E. P. à Barbezieux, quelques années plus tard, pour devenir directeur d'École normale, il consent à s'éloigner de sa ville natale. Il est nommé à Loches où d'ailleurs il se plaira beaucoup ; grâce surtout à une exceptionnelle équipe de jeunes professeurs : Defond, Charbon-

nier, Couderc, tous cloutiers, qui n'apprendront pas sa mort sans chagrin.

Mais dès que l'occasion s'offre de se rapprocher de Bordeaux, il la saisit. Le poste de Directeur d'École Normale à Montauban étant devenu libre, il le demande et l'obtient. Quelques années plus tard il se fait nommer Inspecteur de l'Enseignement Primaire à Bordeaux. C'était là le but de sa vie, le but aussi de la vie de sa compagne : revenir vivre dans la ville où ils étaient nés, près de leurs parents, tout près de Sainte-Eulalie, de la propriété où les grands-parents d'André Cotelette avaient vécu, où ses parents s'étaient retirés.

Je l'avais revu dans chacun de ses postes, sauf à Barbezieux. Ma nomination au Maroc, la sienne à Bordeaux — port d'embarquement ou de débarquement — favorisèrent nos rencontres.

Puis, la roue continuant à tourner, la guerre vint, l'invasion, le régime de Vichy. Je dus quitter la Direction de l'enseignement primaire au Maroc que j'assurais depuis douze ans, pour prendre un poste de mon grade (Inspecteur d'Académie à Bourges). A la libération, M. Barrée me demanda d'aller à Bordeaux. Je devenais ainsi le chef d'un ami, d'un aîné pour qui j'avais autant de respect que d'amitié. Nos rapports de service ne posèrent aucun problème ; ils furent entièrement confiants et amicaux avec une nuance de respect de ma part. Je n'ai pas besoin de dire que, si André Cotelette me laissait entièrement libre de mes décisions, il avait soin de m'éclairer le plus complètement, le plus loyalement, le plus amicalement possible. Et son aide m'a été particulièrement précieuse pendant les moments difficiles qui ont suivi la libération. J'avais vite constaté l'autorité qu'il avait prise, sans heurts, sur les bureaux, la confiance que lui accordaient ses collègues. Et le Directeur de l'Enseignement primaire voulut bien le reconnaître en créant officiellement le poste d'adjoint à l'I. A. de Bordeaux et en le lui confiant.

Je fus à la fin de l'année scolaire 1944-1945 rappelé au Maroc pour y prendre la Direction générale de l'Enseignement. Mais je sais quels services André Cotelette, par sa connaissance du département, par sa conscience, par sa finesse, sa discrétion rendit à mon successeur, M. Evrard. Ce dernier lui donna la mesure de son estime en le proposant pour la Légion d'honneur et en la lui faisant obtenir dès 1949. Et, quand vint l'heure de la retraite, M. Evrard insista auprès d'André Cotelette pour qu'il accepte les fonctions de

Secrétaire administratif de l'Association régionale de la Sauvegarde de l'Enfance et de l'Adolescence. Il s'agissait d'une association privée subventionnée par le ministère de la Population. Elle s'occupait des enfants déficients. Il y avait tant à faire dans ce domaine que le ministère de l'Education Nationale n'y suffisait pas. Et c'est parce qu'il se rendit compte que, dans ce poste, il rendrait service à des enfants déshérités qu'André Cotelette accepta la mission qui lui était proposée, malgré la différence d'idéologie qui le séparait de la plupart des membres de l'Association. Des difficultés auraient pu, de ce fait, surgir. Il n'y en eut aucune, non que Cotelette cachât ses opinions laïques ; il les manifestait au contraire, résolument, quand les circonstances le demandaient. Mais les dirigeants de la sauvegarde surent apprécier sa droiture, son efficacité ; ils furent conquis par sa distinction. Et une œuvre importante s'accomplit. Une école d'éducation spécialisée pour la région de Bordeaux fut créée en liaison avec l'Institut d'études psychologiques et sociales.

Un foyer fut ouvert à Bordeaux pour les élèves-éducateurs. Deux centres d'observation furent ouverts, à Ambarès, pour les garçons, à Cadaujac pour les filles. André Cotelette tint, lors d'une de mes visites, à me faire voir celui d'Ambarès qui était bien conçu et installé. Et il y avait dans ses yeux bleus, quand il me le faisait visiter, la fièvre et la fierté que donne l'ardeur de la création.

Mais là ne se limitait point son activité. Il présidait aussi l'association des Délégués cantonaux de la Gironde. Il réunissait ses collègues assez souvent, il prenait part, en leur nom, aux assemblées nationales. L'action qu'il menait ainsi, les contacts qu'elle le conduisait à prendre avec les autorités universitaires de la Gironde, plaisaient particulièrement au militant laïque qu'il était demeuré.

Je l'ai vu en septembre dernier, dans ma maison girondine. Il était venu me voir parce que je relevais d'un infarctus et qu'il était inquiet. Il était tout brillant d'intelligence et de vie. Quelques jours après, les premiers symptômes du mal qui devait l'emporter se manifestèrent. Il était pris d'étouffements dont la cause paraissait inexplicable. Il eut encore de bons moments, au cours des trois mois qui suivirent. Et personne ne se doutait quand, le 28 décembre dernier il entra en clinique, qu'il était près de sa fin. Et pourtant le 31 décembre, il fut pris d'un étouffement dont il ne revint pas. Quelques jours après parvint à son domicile la notification de son élévation au grade de Commandeur de l'Instruction publique...

Il eut à Sainte-Eulalie, dans son village, des obsèques civiles imposantes par le nombre et la qualité des personnalités qui tinrent à y assister : M. Delaunay, préfet d'Aquitaine ; Mme Portman, épouse du sénateur, maire de Sainte-Eulalie, empêché, le professeur Joulia, président départemental de la Sauvegarde, le Directeur et la Directrice de l'Ecole Normale, les Inspecteurs de l'Enseignement primaire de Bordeaux, des membres de l'enseignement, une partie notable des habitants de Sainte-Eulalie qui appréciaient sa simplicité, son urbanité, son attachement à leur sol.

A la sortie du hall de la mairie où, la veille, le cercueil avait été déposé et avait reçu l'hommage de la population, des discours furent prononcés par M. Gazonneau, trésorier de l'Union départementale des Délégués cantonaux, par M. Fumé, au nom du comité départemental de l'action laïque, par M. Simonnet, le successeur d'André Cotelette comme adjoint à l'Inspecteur d'Académie, par M. Mauguin, inspecteur d'Académie de la Gironde.

On peut, en récapitulant cette vie et en s'efforçant de raisonner, dire et se dire qu'elle fut heureuse. Il avait toujours été fragile, et cependant il a vécu jusqu'à un âge relativement avancé sans difficultés sérieuses. Il est mort sans grandes souffrances et en continuant à espérer vivre. Il aurait pu, sans doute, étant donné sa culture et ses dons, faire une carrière en apparence plus brillante. Mais il a réalisé le but de sa vie, qui était de vivre et d'agir dans sa ville natale qu'il aimait entre toutes. Il y a exercé une influence morale considérable et il y laisse un grand souvenir. Il a eu un foyer exceptionnellement uni et heureux. Sa fille unique Hélène, qu'il adorait et qui l'adorait, vivant non loin de lui, dans un foyer lui-même uni et heureux. Et il avait la joie d'avoir chez lui l'aînée de ses petites-filles, dont il guidait les études et dont les succès scolaires l'enchantaient.

Mais la mort d'un être qu'on a connu et aimé paraît toujours injuste. Elle est toujours surprenante, surtout lorsqu'il s'agit d'un homme comme André Cotelette qui, par sa seule présence et le rayonnement de sa sagesse donnait un sentiment de sérénité, d'éternité. Il a pensé fortement, continuellement sa vie. Il a, sans défaillance, vécu sa pensée. Sa mort change pour les siens et aussi pour moi l'aspect du monde. Elle diminue la valeur de la vie.

Roger THABAULT.

François GRANDADAM

(1901-1964)

Promotion 1925 (Lettres)

Il était né le 16 février 1901 à Plaine (Bas-Rhin). Ancien élève de l'Ecole Normale d'Obernai et de Nancy, il était entré à l'Ecole en 1925 dans la section des Lettres et il y était revenu préparer l'Inspection en 1931. Mais à l'issue de ce stage, il avait dû subir une sérieuse opération à l'estomac, qui le détourna d'une carrière plus active. Deux autres interventions, en 1936, assez graves pour mettre sa vie en danger, l'avaient réduit à un état de santé assez précaire et peu compatible avec les fatigues de l'enseignement. Dès lors, il mena une vie très retirée, dans le silence de sa maison de Saint-Maur, aménagée pour une vieille femme calme, entre un grand jardin qu'il entretenait lui-même et une riche bibliothèque. Mélomane passionné, grand admirateur de Richard Strauss et fervent wagnérien, il se rendait assidûment aux salles de concert et d'opéra. Il était à Bayreuth en 1951 pour la réouverture du Festival et y revint à peu près tous les ans par la suite.

Un infarctus du myocarde l'avait arrêté en février 1964 ; mais il s'en était rapidement et fort bien remis et avait repris toute son activité antérieure. Le 4 novembre dernier, il avait assisté, peut-être imprudemment, à une représentation de **Salomé** à l'Opéra ; et c'est le lendemain, alors qu'il râtissait des feuilles mortes, que la mort le surprit.

Ceux qui ont connu ce camarade un peu secret et retiré découvriront peut-être à la lecture de ces détails, une richesse de vie intérieure et un équilibre de sagesse dont il ne faisait pas étalage.

Que Mme Grandadam et son fils trouvent ici l'expression de notre déférente sympathie.

H. CANAC.

Adrien BERGER

(1901-1964)

Promotion 1928 (Elèves-Inspecteurs)

ADRIDIEN BERGER était né le 21 septembre 1901 à la Ricamarie (Loire), dans une famille d'instituteurs. Il avait fait ses études au lycée de Saint-Etienne, puis à l'École Normale de Montbrison. Après une année de préparation à l'École Normale de Versailles, il obtint la première partie du Professorat en 1922 et la seconde en 1924, puis fit la licence ès-Lettres, à Lyon, de 1925 à 1927. Après une année de stage à l'École Normale Supérieure de Saint-Cloud (1928-29), il fut admis au Concours de l'Inspection primaire à vingt-huit ans.

Sa carrière se partagea entre l'enseignement, qui était sans doute sa plus naturelle vocation, à Belley, à Lyon, à l'École Normale de Lescar, à Avignon, à l'École Normale de Rodez, qu'il dirigea de 1938 à 1941, et les fonctions d'Inspecteur primaire qu'il exerça successivement à Murat, Oloron-Sainte-Marie, Albi, Nîmes et enfin Montpellier où la mort vient le surprendre en pleine activité. Le 20 novembre dernier, il s'apprêtait, à 8 h du matin, à aller faire subir les épreuves d'un C. A. P. lorsque, pris d'un malaise, il dut y renoncer et s'aliter. Le lendemain 21 novembre, à 15 heures, il mourait en quelques instants, du fait d'une hémorragie interne, à quelques mois à peine avant l'échéance de la retraite.

Telle fut la remarquable carrière de notre regretté camarade. Ses proches nous le dépeignaient comme un esprit brillant, cultivé, fin lettré, féru des bons poètes, de Villon à

Ronsard, et de Gérard de Nerval à Verlaine. Clairvoyant et lucide, aussi, de jugement ferme tempéré d'indulgence et de profonde humanité. Au cours d'une existence qui ne fut pas toujours exempte d'amertume ni de revers, il manifesta une grande fidélité à ses convictions, un généreux désintéressement, le sage mépris des honneurs et des profits.

Parmi les témoignages émouvants qui ont salué sa brutale disparition, retenons celui de notre camarade Morracchini, directeur de l'École Normale d'Avignon, où il avait bien connu A. Berger :

« J'ai bien des fois trouvé à sa conversation l'agrément que donne le contact d'un esprit brillant et lucide et d'un caractère foncièrement bon sous l'inévitable apparence de sévérité que prennent les jugements quand ils sont indépendants et perspicaces. »

Que soit donc honoré ici une dernière fois le souvenir de cet esprit distingué qui fut aussi un homme de cœur. Que Mme Berger et son fils soient assurés de la part que nous prenons à la cruauté de leur deuil.

H. CANAC.

Georges PENARIER

(1929-1964)

Promotion 1951 (Sciences)

J'ETAIS à peine en vacances, au début d'août dernier, quand le faire-part bordé de noir m'est parvenu. Avant même de l'ouvrir, ayant regardé la provenance et reconnu l'écriture, j'avais compris.

Je connaissais Georges Penarier depuis près de quinze ans, et depuis près de quinze ans je savais qu'il était malade, atteint d'un diabète incurable ; je savais aussi que depuis plusieurs années sa maladie s'aggravait, qu'il devait faire des séjours de plus en plus fréquents à l'hôpital et suivre un régime de plus en plus sévère ; je savais enfin qu'il était arrivé chez ses parents, dans une ambulance de la Croix-Rouge, après un long voyage de nuit pour éviter la chaleur. Jamais cependant je n'aurais imaginé que l'irréparable fût si proche !

Né à Nîmes le 2 mars 1929, Georges Penarier fit toutes ses études primaires et secondaires à Lyon. Après son baccalauréat il entra en Mathématiques supérieures puis en Mathématiques spéciales au Lycée du Parc. C'est alors que la maladie qui vient de l'emporter se déclara, le décidant à tenter une carrière dans l'Enseignement. Il passa le concours d'entrée à l'École à la fin de son année de « Taupé », fut admissible, mais la dissection de l'escargot, qu'il sut tout juste couper en deux, lui fut fatale à l'oral. Après une année de préparation au Lycée de Saint-Etienne, il fut admis à l'École à la session de 1951.

Très attiré par la Physique mais rebuté par la chimie, il opta à la fin de la première année pour une licence de Mathématiques, qu'il termina brillamment un an plus tard. Il fit ensuite un diplôme d'études supérieures de mécanique céleste et se présenta à l'Agrégation en 1955 ; son état de santé devait, hélas, constituer un handicap insurmontable. Profondément affecté par les circonstances de cet échec, il consacra toute l'année suivante à la préparation du C. A. P. E. S. qui clôtura ses études en juin 1956.

Nous avons fait connaissance le jour où il passa le concours pour la première fois ; mais c'est au cours de notre séjour à l'École que j'ai appris à mieux le connaître et l'estimer. Esprit clair et méthodique, calculant très bien, il affectionnait particulièrement l'Analyse et la Mécanique ; il réussissait d'ailleurs tout aussi bien en physique, servi par son sens du concret et son goût pour l'observation et les appareils. Je possède encore la série de problèmes qu'il rédigea pour le certificat de Physique générale. Hormis son travail il avait deux passions : la musique et l'astronomie. Chaque dimanche, après le rituel « spectacle », nous devions rentrer dare-dare pour qu'il puisse écouter, à la radio, le concert de fin d'après-midi. Membre depuis longtemps de la Société astronomique de France, il avait construit lui-même son télescope et, à l'École, n'eut de cesse avant d'avoir réussi à prendre des photos de la lune avec l'antique lunette de la collection rafistolée pour la circonstance.

Il passa toute sa courte vie professionnelle en Allemagne et particulièrement au Lycée Turenne de Fribourg-en-Brisgau, où il fut nommé en 1957. Il y fit connaissance presque aussitôt d'une jeune collègue germaniste ; ils se marièrent en juin 1958. Grâce aux qualités de cœur et d'intelligence, ainsi qu'à l'extraordinaire dévouement de celle qui était devenue sa femme, ses dernières années furent, malgré les dramatiques circonstances, des années heureuses. Ses deux passions l'habitaient toujours, mais il pouvait maintenant écouter la musique sur une chaîne haute-fidélité et étudier le ciel avec une lunette de précision.

Sa réussite comme Professeur fut immédiate et éclatante. Attestée tout spécialement par un rapport de M. l'Inspecteur Général Cagnac, qui rend hommage à sa conscience professionnelle et regrette la faiblesse numérique de son auditoire, elle fut consacrée officiellement le 14 juillet 1964 par une nomination dans l'Ordre des Palmes Académiques. Je ne saurais mieux faire, pour terminer, que de laisser la parole

à M. le Proviseur du Lycée Turenne : « Georges Penarier, mathématicien de valeur et professeur émérite a fait preuve pendant toute sa courte carrière de qualités exceptionnelles : pédagogue, syndicaliste, homme de cœur et surtout doué d'un courage extraordinaire, il fut un exemple pour ses collègues et ses élèves. »

Par ce « Mémorial » de nombreux camarades vont apprendre sa disparition. Puissent leur stupeur et leurs pensées apporter à ses parents un bien modeste réconfort et aider sa compagne à surmonter son chagrin.

M. REVERCHON.

Autres deuils

Nous avons appris avec regret le décès de nos camarades :

— René **Barat**, promotion 1910 Lettres, décédé en 1964 à Alençon ;

— Camille **Berthelot**, promotion 1928 Sciences, décédé le 19 mars 1965 à Périgueux ;

— Charles **Geyer**, promotion 1897 Lettres, décédé le 24 janvier 1965 à Strasbourg ;

— André **Mazier**, promotion 1928 Lettres, ancien député-maire de Saint-Brieuc ;

— Joseph **Nogues**, élève-inspecteur 1935, décédé à Argenteuil, le 16 avril 1964 ;

— Eugène **Serres-Cambot**, promotion 1911 Sciences, décédé le 14 février 1965 à Suresnes.

Nous rendrons hommage à la mémoire de nos regrettés camarades au prochain Mémorial. Que leurs proches soient bien assurés de notre respectueuse sympathie.

Nos camarades nous sauront certainement gré de leur rappeler ici la disparition récente d'un certain nombre de personnalités qui furent des professeurs éminents et de fidèles amis de notre Ecole :

M. le Doyen André **Aymard**, M. le Doyen Yves **Renouard**, M. le Professeur **Favard**, M. le Professeur **Pignon**, M. le Professeur Charles **Jacob**.

Notre camarade André **Simon** (promotion 1927 Lettres) a eu la douleur de perdre son père.

Aux familles éprouvées vont nos sincères sentiments de condoléances.

IMPRIMERIE
CORBIÈRE & JUGAIN
ALENÇON (Orne)

